

En disant cela, il prit de la main gauche l'épaisse chevelure de Donat et la tira comme s'il voulait l'arracher, pendant qu'il traçait avec l'ongle du pouce droit un cercle autour de la tête du jeune homme épouvané.

— C'est fait, cria-t-il, tu n'as plus ni peau ni chevelure sur la tête !

Donat, qui craignait que ce ne fut vrai, jeta un cri d'angoisse, sauta debout et regarda stupéfait et tremblant le Bruxellois qui feignait de cacher quelque chose derrière le dos.

Un long éclat de rire s'éleva, et Donat partagea lui-même l'hilarité générale, dès que, en tâtant sa tête, il se fut assuré que ce n'était qu'un jeu. La sensation désagréable qu'il avait éprouvée, laissa cependant une profonde impression dans son esprit, et l'on eut assez de peine à lui faire comprendre que les attaques des sauvages étaient un des moindres dangers des chercheurs d'or.

(La suite au prochain numéro.)

RENCONTRE DU COMTE DE CHAMBORD ET DU COMTE DE PARIS

M. de Grandlieu écrit dans le *Figaro* :

Il y a trois semaines pendant que je courais les montagnes et les glaciers, le bruit se répandit tout d'un coup que M. le comte de Chambord était à nos portes, dans une petite localité du Valais. De divers points, les touristes accoururent à Genève pour se renseigner, et l'air mystérieux des hôteliers ne fit qu'accroître les présomptions.

Peu après, on apprenait que des appartements étaient retenus au bord du lac pour M. le comte de Paris, accompagné de la princesse Amélie, sa fille aînée, et du jeune duc d'Orléans. C'était plus qu'il ne fallait pour provoquer les suppositions et les commentaires ; pendant quinze jours, il ne fut plus question en Suisse et en Savoie, que d'une rencontre combinée des princes, et le bruit s'accrédita définitivement que le chef de la Maison de Bourbon se trouvait à Champéry, près de Monthey, au pied de la *Dent du Midi*, dans un pittoresque hôtel qui porte le nom même de ce pic célèbre.

Le fait est-il vrai ? quelques journaux l'ont contesté, mais on a remarqué le silence absolu et persistant de l'*Union*, qui a laissé ainsi le champ libre à toutes les hypothèses. Pour ce qui me concerne, je ne saurais rien affirmer ni démentir. Simple voyageur, j'ai recueilli des bruits des impressions, des commentaires, et je les relate sans autre pensée que de constater, comme je l'ai déjà dit, la leçon qui s'en dégage.

M. le comte de Chambord n'a jamais manifesté pour le comte de Paris, même avant l'entrevue mémorable du 5 août, que les sentiments les plus sympathiques et les plus affectueux, et depuis la cordiale étreinte de 1873, on peut dire que cette affection est devenue de la tendresse. Désormais, il ne parle plus qu'avec effusion du prince aimable et séduisant qu'il a serré dans ses bras, et se sent pour ses fils des entrailles d'aïeul. Aussi, la supposition de voir le noble châtelain d'Eu conduire ses enfants à l'auguste châtelain de Frohsdorf ne rencontrait-elle aucun incrédule.

J'ai même entendu rappeler, à propos des relations des deux princes, un souvenir qui doit être précieux au cœur du second, et qui fait voir qu'entre eux le lieu personnel remonte déjà à une date ancienne et douloureuse.

C'était au mois de juillet 1842. M. le comte de Chambord était aux eaux de Toplitz, en Bohême. Le 18 au soir, arrive la nouvelle de la fin terrible du duc d'Orléans. Le petit-fils de Charles X est saisi de l'importance politique de l'événement, mais aussitôt une autre impression vient attrister son visage. "Quelle que puisse être, dit-il d'un accent ému, la portée de la catastrophe, elle est avant tout un grand malheur privé et un grand deuil auquel je ne saurais demeurer insensible. Que l'on demande au curé de Toplitz une messe pour Ferdinand d'Orléans : je m'y rendrai avec tous les Français qui sont ici."

Et le service, en effet, eut lieu le lendemain. — Comme on voit, ce n'est pas d'hier que le cœur des deux orphelins royaux s'est unis dans l'effusion, la prière et l'espérance.

* *

En quittant, il y a deux semaines, le

château d'Eu, le comte de Paris s'est rendu à Coppet, sous le toit de M. le comte d'Haussonville. Vous avez, l'autre jour, raconté cette historique demeure aux lecteurs du *Figaro*, je n'ai plus rien à en dire.

Le prince était accompagné de sa fille aînée, âgée d'environ quinze ans, et du jeune duc d'Orléans, qui achève sa douzième année. La princesse Amélie est d'une taille élégante et élancée, avec un charmant visage et de beaux cheveux blonds. On la dit d'une rare intelligence et d'une exquise bonté. Dans l'ensemble de sa personne, elle rappelle beaucoup le duc d'Orléans, son grand-père.

Son jeune frère, d'une nature très ardente et d'un esprit très vif, promet de bonne heure un homme hors ligne. On cite déjà de lui des réparties au-dessus de son âge, et où s'accusent à la fois la pénétration de l'intelligence et l'énergie du caractère. Il a un goût particulier pour la géographie, le voyage, les aventures héroïques ; et en attendant des entreprises plus sérieuses, il se montre déjà chasseur intrépide et plein d'adresse. Il abat des hirondelles au vol, et plus d'une fois, dans les heures de vacances, la forêt d'Eu a retenti de ses exploits précoces. Aussi, la punition la plus sensible qu'on puisse lui infliger est-elle de lui retirer son fusil ! — Et, faut-il le dire, quelquefois, dans les grandes occasions, Mme la comtesse de Paris recourt à ce moyen suprême !

Pour être prince, on n'en est pas moins homme !

Du reste, la princesse, qui excelle à plus d'un exercice viril, pourrait même sous ce rapport, donner des leçons à son fils. Non seulement elle monte à cheval avec un art consommé et patine comme une Américaine, mais souvent elle daigne prendre aux chasses la part la plus brillante, et dans la forêt qui sert d'admirable parc à son domaine, son fusil ne laisse échapper ni faisan ni lapin.

M. le comte de Paris a-t-il eu simplement la pensée, dans l'excursion qu'il achève, de compléter l'éducation cynégétique de son fils, en lui montrant les régions escarpées de l'izard et du chamois ? N'a-t-il entrepris qu'un voyage d'instruction, pour se donner le plaisir de montrer lui-même à ses enfants les sites les plus célèbres de la Suisse, de la Savoie, du Dauphiné et de la haute Italie ? — C'est possible. Peut-être n'est-ce pas le prince, mais seulement le père qui vient de traverser les montagnes et les glaciers. Mais l'opinion publique, cette curieuse et cette indiscrète qui veut tout fouiller et tout connaître, s'est imaginé qu'il y avait eu autre chose derrière cette pérégrination artistique, et la présence même des enfants du prince a paru justifier ces suppositions obstinées.

M. le comte de Chambord a-t-il vraiment embrassé ses petits-neveux, ou bien cette étreinte paternelle n'est-elle encore qu'un rêve ? C'est un mystère dont l'ombre a droit d'être respectée et dont, pour ma part, je ne chercherai pas à soulever le voile intime.

* *

Quelques curieux se sont pourtant hasardés à Genève, à Vevey, à Champéry, à toucher à la question politique en abordant M. le comte de Paris ; mais il s'est borné à parler de son attitude personnelle et de ses propres sentiments, en le faisant d'ailleurs avec cette franchise et cet accent de droiture qui dénotent l'âme la plus loyale et la plus élevée : "Je ne suis plus prétendant ; personne ne l'est dans ma famille ; M. le comte de Chambord est le seul chef de notre Maison, le seul représentant de la Monarchie, et c'est à lui seul qu'il appartient d'agir quand et comme il le jugera convenable. Je n'ai voulu qu'une chose : rétablir, dans son intégrité, le principe de l'hérédité monarchique qui a fait la sécurité et la puissance de notre pays durant des siècles, et réserver à la France cet abri tutélaire pour le jour où elle aurait de nouveau la pensée de lui remettre ses destinées."

C'est presque textuellement ce que M. le comte de Chambord écrivait lui-même, il y a plus de vingt ans, au duc de Lévis :

"Mon devoir est de conserver loyalement à mon pays et de transmettre intact à mes successeurs le principe de l'hérédité royale et traditionnelle, seule base de la monarchie vraie, forte, tempérée, à laquelle la France, j'en ai la ferme espoir, vaudra de nouveau confier elle-même ses destinées."

Comme on voit, c'est le même langage, plein de respect et de dévouement pour le pays ; c'est le même souci de son repos et de son avenir ; c'est le même amour pour sa fortune et pour sa gloire. Et nous voyons là, en face de tous les déchirements, de toutes les discordes, de toutes les haines qui divisent les républicains et les radicaux, les intransigeants et les opportunistes, les repus et les affamés, nous voyons la Monarchie unie, l'antique maison de France n'ayant plus qu'une pensée et qu'une âme pour offrir à ce pays, désabusé des aventures, l'unique port où il pourra trouver le salut.

M. le duc de Chartres a aussi paru un moment dans la vallée de Chamounix, et on a cité de lui un mot charmant sur son auguste frère.

— "A nous deux, a-t-il dit, nous formons une bouteille de champagne : il est le vin, je suis la mousse."

Vous avez, Monseigneur, autant de modestie que d'esprit ; mais quand nous sera-t-il donné de boire de ce vin-là ?

LE LUXE AU MOYEN AGE

On a vu précédemment les dépenses insensées des empereurs et des patriciens romains. Il est étrange de retrouver des exemples de semblables prodigalités aux treizième, quatorzième et quinzième siècles, dans des temps même où la France était éprouvée et où le peuple était si misérable.

Un grand dignitaire ecclésiastique, Jacques de Vitry, avait écrit au treizième siècle :

"Les seigneurs, malgré les titres pompeux et les dignités dont ils s'enorgueillissent, ne laissent pas d'aller à la proie... Sur les chemins publics vous les voyez, couverts de fer, attaquer les passants, sans épargner les pèlerins et les religieux. C'est pour fournir à leurs prodigalités, à leur luxe, à leur superfluité, à de folles dépenses ; c'est pour paraître joyeusement dans les tournois, pour entretenir des mimes, des jongleurs, des parasites, des histrions et des flatteurs, vrais chiens de cours, qu'ils dépouillent et torturent les malheureux."

On ne s'était pas amendé aux siècles suivants.

Sous Charles VI, le duc de Berry donna 200,000 livres à son bouffon.

Sur la coiffe d'Isabeau, quatre-vingt-treize diamants étaient entourés de saphirs, de rubis, de perles sans nombre.

Toutes les nobles dames se surchargeaient de colliers, de bracelets, de bijoux du plus haut prix. Elles portaient des bottes et des gants de peau de chamois ou de chien, pour imiter les cavaliers.

Le jeune duc d'Orléans, frère de Charles VI, se paraît de robes garnies de perles où étaient écrites en broderie toutes les paroles d'une chanson, notée tout au long sur chacune des deux manches à l'aide de cinq cent soixante-huit perles. Cette chanson commençait par ces mots :

Ma dame, je suis plus joyeux.

On employait, pour la fourrure d'une seule robe de chambre 2,797 peaux de petit-gris.

Les seigneurs portaient d'énormes colliers d'or pendant sur leur poitrine. Les pierreries de leurs vêtements figuraient des animaux.

La robe du roi était surchargée d'hirondelle d'orfèvrerie, tenant dans leurs becs un bassin d'or, tellement qu'il y avait quatorze cents de ces bassins aux diverses pièces de son costume.

En 1385, aux noces du comte de Nevers avec Marguerite de Bavière, et de Guillaume de Bavière avec Marguerite de Bourgogne, on vit les dames parées d'étoffes d'or et d'argent venues de Chypre et de Lombardie, et couvertes de rivières de dia-

nants ; le festin fut servi par les grands officiers de la couronne montés sur leurs chevaux de parade.

Les jeunes seigneurs, à la cour de Bourgogne, dépensaient tous des sommes énormes pour leurs vêtements ; et non-seulement ils en variaient sans cesse les formes, mais ils se faisaient un point d'honneur d'en changer tous les jours. "On vous les apporte le matin, dit un poète du temps ; donnez-les le soir, et tôt faites-en commander d'autres."

Sous Charles VII, les armes étaient quelquefois incrustées d'émaux et de pierreries ; les chevaux sont habillés de soie brodée, de velours et de brocart.

On se laisserait à énumérer toutes ces exagérations du luxe, qui de la cour avait gagné la haute bourgeoisie, et cela dans le temps où les Anglais avaient envahi la France, et où à Paris on mettait la couronne de saint Louis sur la tête du petit roi anglais Henri VI. "Au milieu de tant de malheurs et de hontes, on ne cesse de trouver des fêtes, mêmes dans les sièges et les famines, dit M. Baudrillart." Ce sont des accès de folle gaieté dans les terribles années qui vont de 1418 à 1421, en ce moment lugubre où on lit, dans le *Journal d'un bourgeois de Paris* : "Vous auriez entendu dans tout Paris des lamentations pitoyables de petites enfants qui criaient : "Je meurs de faim ! " Oui, on voyait sur un fumier vingt, trente enfants, garçons et filles, qui mouraient de faim et de froid." On enterra en grande hâte plus de cent mille personnes. Des bandes de loups entraînaient même la nuit dans Paris pour enlever les cadavres. Les laborieux affamés se disaient : "Fuyons aux bois ; adieu les femmes et les enfants ; remettons-nous en la main du diable."

"Cela n'empêchait pas qu'on ne fit force musique, qu'on ne dansât : il n'y eut jamais plus de violons ; on se disputait les joueurs d'instruments."

Jamais le paganisme n'avait donné le spectacle d'un tel contraste entre le luxe des classes supérieures et la misère du peuple décimé par les guerres et la famine.

En quelle estime ces princes, ces seigneurs, ces riches bourgeois avaient-ils donc le sentiment de la charité chrétienne ?

LE PRINCE ET LA PRINCESSE DE GALLES

Un grand événement mondain : le prince de Galles doit aller passer en France deux semaines, pendant le courant de l'automne. Probablement la princesse de Galles l'accompagnera.

Ce voyage n'a aucun but politique. Il s'agit de visiter quelques amis, de tuer quelques faisans, de danser dans l'intimité dans quelques châteaux. On parle d'une grande chasse donnée à Mello à cette occasion. La princesse de Sagan, de retour de Trouville, part pour Mello afin de préparer cette belle demeure à recevoir magnifiquement les hôtes qu'elle attend.

Le prince de Galles sera à Paris incognito. Si on lui rappelle qu'il est Altesse Royale, il pourra répondre le mot de Christian VII venu en France sous Louis XV.

Un petit gentilhomme de province, accourut sur son passage, voulut lui montrer une généalogie dans laquelle ils se trouvaient cousins.

— Mon ami, lui dit Christian, je suis ici incognito, faites comme moi.

La venue de la princesse de Galles aura certainement une grande influence sur les modes de l'hiver.

Gnérison de l'Intempérance. — Un de mes amis, qui était adonné à l'intempérance et dont le système était tellement ébranlé qu'il ne pouvait vaquer à ses affaires, a été guéri radicalement par l'usage des Amers de Houblon. Ce remède fit disparaître chez lui cette sif de boire des liqueurs spiritueuses qui le dévorait continuellement et en même temps fortifia son système. Depuis, il a toujours été sobre et n'éprouve jamais le désir de revenir à son ancienne habitude. Je connais un grand nombre de personnes qui ont été guéries de cette passion par l'usage des Amers de Houblon. — Un des principaux officiers d'une compagnie de chemin de fer, Chicago Ill.